Publie par la Cie. d'Imp. JOURNAL QUOTIDIEN 414 et 416, Rue Sussex

ABONNEMENT
LE CANADA
Journal Quotidien du Soir.
Un An en Ville ..... $ 4.00
Un An par la Poste .... $ 3.00

LE CANADA

SCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

LA VALLEE DE L'OTTAWA
Edition Hebdomadaire du Journal
LE CANADA
ABONNEMENT
Un An en Ville ..... $ 2.00
Un An par la Poste .... $ 1.00

11eme. ANNEE No. 209 OTTAWA, MERCREDI 17 SEPTEMBRE 1890 LE NUMERO 2 CENTS

Lectures du Soir

LA PEUR

Le train filait, à toute vapeur, dans les ténèbres. Je me trouvais seul, en face d'un vieux monsieur qui regardait par la portière. On sentait fortement le phénol dans ce wagon du P. L. M. venu sans doute de Marseille.

C'était par une nuit sans lune, sans air, brûlante. On ne voyait point d'étoiles, et le souffle du train lancé nous jetait à la figure quelque chose de chaud, de mou, d'accablant, d'irrespirable.

Partis de Paris depuis trois heures, nous allions vers le centre de la France sans rien voir des pays traversés.

Ce fut tout à coup comme une apparition fantastique. Autour d'un grand feu, dans un bois, deux hommes étaient debout.

Nous vîmes cela pendant deux secondes: c'était, nous sembla-t-il, deux misérables, en haillons rouges dans la lueur éclatante du foyer, avec leurs faces barbues tournées vers nous, et autour d'eux, comme un décor de drame, les arbres verts d'un vert clair et luisant, les troncs frappés par le vif reflet de la flamme, le feuillage traversé, pénétré mouillé par la lumière qui coulait dedans.

Puis tout redevint noir de nouveau.

Certes, ce fut une vision fort étrange' Que faisaient-ils dans cette forêt, ces deux rôdeurs? Pourquoi ce feu dans cette nuit étouffante?

Mon voisin tira sa montre et me dit:

"Il est juste minuit, monsieur, nous venons de voir une singulière chose."

J'en convins et nous commençâmes à causer, à chercher ce que pouvaient être ces personnages: des malfaiteurs qui brûlaient des preuves ou des sorciers qui préparaient un filtre? On n'allume pas un feu pareil à minuit, en plein été, dans une forêt, pour cuire la soupe? Que faisaient ils donc?

Nous ne pûmes rien imaginer de vraisemblable.

Et mon voisin se mit à parler.

C'était un vieil homme dont je ne parvins point à déterminer la profession.

Un originaire assurément, fort instruit, et qui semblait peut-être un peu détraqué.

Mais sait on quels sont les sages et quels sont les fous, dans cette vie où la raison devrait souvent s'appeler sottise et la folie s'appeler génie?

—Il disait:

—Je suis content d'avoir vu cela. J'ai éprouvé pendant quelques minutes une sensation disparue!

—Comme la terre devrait être troublante autrefois, quand elle était si mystérieuse! A mesure qu'on lève les voiles de l'inconnu, on dépeuple l'imagination des hommes. Vous ne trouvez pas, monsieur, que l'univers est bien vide et d'un noir bien vulgaire depuis qu'elle n'a plus d'apparitions.

On se dit: "Plus de fantastique plus de croyances, tout l'inexpliqué est explicable. Le surnaturel baisse comme un lac qu'un canal épuise; la science, de jour en jour, recule les limites du merveilleux."

Eh bien, moi, monsieur, j'appartiens à la vieille race qui aime à croire. J'appartiens à la vieille race naive accoutumée à ne pas comprendre, à ne pas chercher, à ne pas savoir, faite aux mystères environnants, et qui se refuse à la simple et nette vérité.

Oui, monsieur, on a dépeuplé l'imagination en supprimant l'invisible. Notre terre m'apparait aujourd'hui comme un monde abandonné, vide et nu. Les croyances sont parties qui la rendaient poétique.

Quand je sors la nuit, quand je voudrais frissonner de cette angoisse qui fait se signer les vieilles femmes le long des murs des cimetières et se sauver les derniers superstitieux devant les vapeurs étranges des marais et les fantasques feux follets! Comme je voudrais croire à ce quelque chose de vague et de terrifiant qu'on s'imaginait sentir passer dans l'ombre!

Comme l'obscurité des soirs devait être sombre, terrible autrefois quand elle était pleine d'êtres fabuleux, inconnus, rôdeurs, méchants, dont on de pouvait deviner les formes, dont l'appréhension glaçait le cœur, dont la puissance occulte passait les bornes de notre pensée, et dont l'atteinte était inévitable!

Avec le surnaturel, la vraie peur a disparu de la terre, car on n'a vraiment peur que de ce qu'on ne comprend pas. Les dangers visibles ne peuvent émouvoir, troubler, effrayer. Qu'est cela auprès de la convulsion que donne à l'âme la pensée qu'on va rencontrer un spectre errant, qu'on va subir l'étreinte d'un mort, qu'on va voir accourir une de ces bêtes effroyables qu'inventa l'épouvante des hommes? Les ténèbres me semblent claires depuis qu'elles ne sont plus hantées.

Et la preuve de cela, c'est que si nous nous trouvions seuls tous à coup dans ce bois, nous serions poursuivis par l'image des deux êtres singuliers qui viennent de nous apparaitre dans l'éclair de leur foyer, bien plus que par l'appréhension d'un danger quelconque et réel."

* *

Il répéta: "On n'a vraiment peur que de ce qu'on ne comprend pas."

Et tout à coup un souvenir me vint, le souvenir d'une histoire que nous conta Tourgueneff un dimanche, chez Gustave Flaubert.

L'a-t-il écrite quelque part, je n'en sais rien.

Personne plus que le grand romancier russe ne sut faire passer dans dans l'âme ce frisson de l'inconnu voilé et, dans la demi lumière d'un conte étrange, laisser entrevoir tout un monde de choses inquiétantes, incertaines, menaçantes.

Avec lui, on la sent bien, la peur vague de l'Invisible la peur de l'inconnu qui est derrière la porte, derrière la vie apparente. Avec lui nous sommes brusquement traversés par des lumières douteuses, qui éclairent seulement assez pour augmenter notre angoisse.

Il semble nous montrer parfois la signification de coïncidences bizarres, de rapprochements inattendus de circonstances en apparence fortuites, mais qui guideraît une volonté cachée et sournoise.

On croit sentir, avec lui, un fil imperceptible qui nous guide d'une façon mystérieuse à travers la vie, comme à travers un rêve nébuleux dont le sens nous échappe sans cesse.

Il n'en ne point hardiment dans le surnaturel, comme Edgar Poë ou Hoffmann, il raconte des histoires simples où se mêle quelque chose d'un peu vague et d'un peu troublant.

Il nous dit aussi, ce jour là: "On n'a vraiment peur que de ce qu'on ne comprend point."

Il était assis, ou plutôt affaissé, dans un grand fauteuil, les bras pendants, les jambes allongées et molles, la tête toute blanche, noyé dans ce grand flot de barbe et de cheveux d'argent qui lui donnait l'aspect d'un Père éternel ou d'un fleuve d'Ovide.

Il parlait lentement, avec une certaine paresse qui donnait du charme aux phrases et une certaine hésitation de la langue un peu lourde qui soulignait la justesse colorée des mots. Son œil pâle, grand ouvert, reflétait, comme un œil d'enfant, toutes les émotions de sa pensée.

Il nous raconta ceci: Il chassait étant jeune homme, dans une forêt de Russie. Il avait marché tout le jour et il arriva, vers la fin de l'après-midi, sur le bord d'une calme rivière. Elle coulait sous les arbres dans les arbres, pleine d'herbes flottantes, profonde, froide et claire.

Un besoin impérieux saisit le chasseur de se jeter dans cette eau transparente. Il se dévêtit et s'élança dans le courant. C'était un très grand et très fort garçon, vigoureux et hardi nageur. Il se laissait flotter doucement, l'âme tranquille frôlé par les herbes et les racines heureux de sentir contre sa chair le glissement léger des lianes.

Tout à coup une main se posa sur son épaule. Il se retourna d'une secousse et il aperçut un être effroyable qui le regardait avidement.

Cela ressemblait à une femme ou à une guenon. Elle avait une figure énorme, plissée, grimaçante et qui riait. Deux choses innommables, deux mamelles sans doute, flottaient devant elle, et des cheveux démesurés, mêlés, roussis par le soleil, entouraient son visage et flottaient sur son dos,

Tourgueneff se sentit traversé par une peur hideuse, la peur glaciale des choses surnaturelles.

Sans réflechir, sans songer, sans comprendre, il se mit à nager éperdument vers la rive. Mais le monstre nageait plus vite encore et il lui touchait le cou, le dos, les jambes, avec des petits ricanements de joie. Le jeune homme, fou d'épouvante, touchait la berge, enfin, et s'élança de toute sa vitesse, à travers le bois, sans même penser à retrouver ses habits et son fusil.

L'être effroyable le suivit, courant aussi vite que lui et grognant toujours. Le fuyard, à bout de force et de perclus par la terreur, allait tomber, quand un enfant qui gardait des chèvres accourut, armé d'un fouet; il se mit à frapper l'affreuse bête humaine, qui se sauva en poussant des cris de douleur. Et Tourgueneff la vit disparaitre dans le feuillage, pareille à une femelle de gorille.

C'etait une folle, qui vivait depuis plus de trente ans dans ce bois, de la charité des bergers; et qui passait la moitié de ses jours à nager dans la rivière.

* *

Je voyageais en Bretagne, tout seul, à pied. J'avais parcouru le Finistère, les landes désolées, les terres nues où ne pousse que l'ajonc à côté des grandes pierres sacrées, des pierres hantées. J'avais visité la veille, la sinistre pointe du Raz, ce bout du vieux monde où se battent éternellement deux océans l'Atlantique et la Manche; j'avais l'esprit plein de légendes, d'histoires lues ou racontées sur cette terre des croyances et des superstitions.

Et j'allais de Penmard à Pont-l'abbé, de nuit. Connaissez dous Penmard? Un rivage plat, tout plat, tout bas, plus bas que la mer, semble-t il. On la voit partout, menaçante et grise, cette mer pleine d'écueils baveux comme des bêtes furieuses.

J'avais dîné dans un cabaret de pêcheurs, et je marchais maintenant sur la route droite, entre deux landes. Il faisait très noir.

De temps en temps une pierre druidique, pareille à un fantôme debout semblait me regarder passer et peu à peu entrait en moi une appréhension vague; de quoi? je n'en sais rien. Il est des soirs où on se croit frôlé par des esprits, où l'âme frissonne sans raison, où le cœur bat sous la crainte confuse de ce quelque chose d'invisible que je regrette, moi.

Elle me semblait longue, cette route, longue et vide interminablement.

Aucun bruit que le ronflement des flots là bas, derrière moi, et parfois le bruit monotone et menaçant semblait tout près, si près, que je les croyais sur mes talons, courant par la plaine avec leur front d'écume, et que j'avais envie de me sauver, de fuir à toutes jambes devant eux.

Le vent, un vent bas soufflant par rafales, faisait siffler les ajoncs autour de moi. Eh, bien que j'allasse très vite, j'avais froid dans les bras et dans les jambes, un vilain froid d'angoisse.

Oh! comme j'aurais voulu rencontrer quelqu'un, parler à quelqu'un! Il faisait si noir que je distinguais à peine la route, maintenant.

Et tout à coup j'entendis devant moi, très loin, un roulement. Je pensai: "Tiens une voiture." Puis je n'entendis plus rien.

Au bout d'une minute je perçus distinctement le même bruit, plus proche. Je ne voyais aucune lumière cependant; mais je me dis: "Ils n'ont pas de lanterne. Quoi d'étonnant dans ce pays sauvage.

Le bruit s'arrêta encore, puis reprit. Il était trop grêle pour que ce fut une charrette; et je n'entendais point d'ailleurs le trot du cheval, ce qui m'étonnait car la nuit était calme.

Je cherchais; "Qu'est-ce que cela?

Il approchait, tres vite, très vite! Certes je n'entendais rien qu'une roue—aucun battement de fers ou de pieds—rien.—Qu'est ce que cela?

Il était tout près, tout près. Je me jetai dans un fossé par un mouvement de peur instinctive, et je vis passer contre moi, une brouette qui courait... toute seule, personne ne la poussant... Oui... une brouette... toute seule!...

Mon cœur se mit à bondir si violemment que je m'affaissai sur l'herbe, et j'écoutais le roulement de la roue qui s'en allait vers la mer. Et je n'osais plus me lever, ni marcher, ni faire un mouvement; car si elle était revenu, et si elle m'avait pour suivi, je serais mort de terreur.

Est ce bête, dites? Mais quelle peur!

En y réfléchissant, plus tard, j'ai compris; un enfant, nu pieds, la menait sans doute, cette brouette; et moi j'ai cherché la tête d'un homme à la hauteur ordinaire! Comprenez vous cela... quand on a dans l'esprit un frisson de surnaturel... une brouette qui court..... toute seule!... quelle peur!

GUY DE MAUPASSANT.

EXÉCUTION EN RUSSIE

A part quelques révélations contenues dans la *Cloche* de Hertzen, on avait jusqu'ici très peu de détails sur les derniers moments des *décembristes russes*, condamnés pour avoir voulu proclamer la Constitution en Russie à l'époque de l'évènement de Nicholas 1er. On racontait pourtant que la corde passée autour du cou de Rylief s'était rompue sur l'échafaud, le décem briste s'était écrié:

—Maudit pays où l'on ne sait pas même pendre proprement!

Ces paroles sont restées légendaires en Russie.

La censure russe vient de lever l'interdiction qui pesait sur tous les documents relatifs au soulèvement de décembre 1825 et permet qu'on les livre à la publicité.

Une revue historique importante, les *Archives russes*, donne dans sa livraison de juillet une remarquable étude sur le poète Ryléef. Empruntons à cette biographie le récit de l'exécution du célèbre décembriste, qui présente le plus tragique intérêt.

Le gouverneur de Saint-Pétersbourg entra dans la cellule de Ryléef accompagné de deux soldats, l'arme au bras. Le gouverneur annonça au prisonnier qu'il ne lui restait qu'une demi-heure à vivre et l'engagea à se préparer à subir le châtiment de ses crimes.

Ryléef demanda la permission de terminer une lettre. Quand il eut fini, il mangea un morceau de pain, but un peu d'eau, puis dit froidement: "Je suis prêt"

A deux heures du matin, par un de ces radieux crépuscules des régions septentrionales, Ryléef fut amené dans la cour de la forteresse Pierre et Paul, où il trouva quatre de ses compagnons, comme lui, condamnés à mort.

"Adieu, adieu, frères, leur dit-il, s'imaginant qu'on allait les conduire isolément.

Mais on les introduisit tous les cinq dans l'église où le prêtre prononça leur oraison funèbre.

La cérémonie religieuse terminée on les conduisit au lieu du supplice.

Le czar Nicholas avait donné l'ordre que l'exécution fut terminée à quatre heures du matin. Mais lorsque les condamnés arrivèrent au lieu du supplice, les gibets n'étaient pas encore préparés; un des chars qui portaient les potences s'étant égaré en route.

En attendant, les condamnés furent conduits dans un hangar voisin où cinq cercueils alignés attendaient leurs cadavres.

Le gouverneur inquiet du retard apporté dans l'execution, hâta la construction de l'échafaud: on ne prit pas le temps d'enfoncer assez profondément dans la terre les potences, et le nœud coulant se trouva placé trop haut.

Alors on posa sur la plate forme qui masquait la fosse des tabourets qui devaient servir de marche pied aux condamnés.

A quatre heures précises, les cinq décembristes furent amenés à l'échafaud sous bonne escorte. Kakhovski marchait en tête, derrière lui venaient Bestronjev et Mouraviev, suivis de Ryléef, soutenant Pestel, affaibli par la maladie.

Lorsqu'ils furent tous placés sur la plate forme, sous les potences, le chef de la police donna lecture de la sentence; lorsqu'il eut fini, Ryléef se tourna vers ses compagnons et leur dit:

"—Il nous reste le dernier devoir à accomplir.

Tous se mirent à genoux et après une courte prière, ils s'embrassèrent puis monièrent sur les tabourets.

A ce moment, le prêtre Mislovki s'approcha de Ryléef pour lui donner du courage, mais le poète prenant la main de l'ecclésiastique, la posa sur son cœur et dit:

"—Tu vois, mon père, il ne bat pas plus fort.

Alors on lui mit le capuchon blanc qu'on rabattit sur le visage on lia les bras et les jambes, et on retira le tabouret de sous ses pieds.

Les cordes se raidirent, mais sur les cinq condamnés, deux seulement restèrent suspendus, les trois autres Ryléef, Bustonjev et Mouraviev tombèrent avec fracas sur les planches; la force de leur poids avec leurs chaines firent céder les planches et ils tombèrent dans la fosse sous l'échafaud.

Le capuchon de Ryléef s'était relevé; on peut voir ses sourcils teints de sang et un flot rouge qui jaillissait de son oreille droite. Il était accroupi dans la fosse.

Les cordes étaient neuves et le nœud coulant n'avait pas glissé.

Comme on n'avait pas même songé à se pourvoir de cordes de rechange, on retira les trois suppliciés de la fosse pendant qu'on allait chercher d'autres cordes.

Ryléef n'avait pas perdu courage, une seule réflexion amère sortit de ses lèvres:

"—Rien ne m'a réussi, pas même la mort!

On assure que le prêtre Mislovki supplia le général Tchernitchef de ne plus recommencer l'exécution, mais celui ci resta inflexible

Au bout d'un certain temps les potences furent prêtes pour le supplice, on dut prendre dans les bras Bestonjev pour le hisser sur le tabouret.

Ryléef et Mouraviev purent monter seuls. On passa le nœud fatal autour du cou des trois condamnés et cette fois ils trouvèrent la mort sur l'échafaud.

L'auteur de ces mémoires raconte encore qu'un jour l'Empereur Nicholas, parlant de Ryléef dit: "Cette homme réunissait toutes les vertus."

Et le biographe ajoute:

"Ryléef était un criminel, il mérita la mort sans avoir cessé d'être un homme excellent et même parfait."

VENTE
D'HORLOGES
—A—
Bon Marché
—POUR—
CETTE SEMAINE
—CHEZ—
A. & A. F. McMILLAN,
98
RUE RIDEAU.

Remede de Pinus
POUR les HEMORROIDES
Marque de Commerce
Onguent PINUS
Pour les hémorroïdes internes ou externes. La guérison ne manque jamais de se produire après quelques applications.
SUPPOSITOIRE PINUS—Pour hémorroïdes avec écoulement interne de sang. Remède et préventif sûrs.
Un des principaux ingrédients de ce remède est la gomme pure du Pin blanc du nord.
Mis en boites séparées.
En vente chez les Pharmaciens
—:o:—
—PREPARE PAR—
Pinus Medical Co.,
Ottawa, Ontario.

MARVELOUS DISCOVERY MEMORY
Mind wandering cured. Books learned in one reading. Testimonials from all parts of the globe. Prospectus post FREE, sent on application to Prof. A. Loisette, 237 Fifth Ave. New York

Je, soussigné, ai le plaisir d'annoncer au public de cette ville que l'organisation de mon établissement de Pompes Funèbres est achevée et que je suis maintenant prêt a exécuter tous les ordres qu'on voudra bien me confier. Mon établissement est des mieux équipés et on y trouvera tout ce qu'il faut pour les services funéraires ne toutes classes J'ai entr'autres corbillards une voiture de grande beauté et faite à mon ordre dans une des plus grandes manufactures du pays. L'assortiment des cercueils est des plus variés, et il y en a pour toutes les bourses. Le public est prié de venir à mon établissement où il trouvera un service irréprochable, des prix accomodants et des conditions généreuses.
L. GRATTON,
Vis-à-vis la Basilique.

PIANOS
A. & S. Nordheimer ont actuellement un très grand assortiment de
BONS PIANOS DE SECONDE MAIN
d'excellente Manufacture.
Prix et conditions plus avantageux qui aient jamais été offerts à Ottawa.
A & S Nordheimer
67 RUE SPARKS

Seuls Agents pour les Pianos Chickering, Steinway, Haines et Nordheimer et pour les Orgues Harmoniums de Estey et Kimball.

Henry Watters
PHARMACIEN
Coin des rues Rideau e Cumberland,
ET AUSSI
Coin des rues Sparks et Bank,

On donne un present
AVEC CHAQUE
Voiture d'Enfants
ACHETEE CETTE SEMAINE
L'assortiment est considerable
—A LA—
NATIONAL M'F'G. CO.
160 RUE SPARKS.

Persiennes,
Toiles et Poles
a Rideaux
Les meilleurs marchés dans la ville,
National Mfg. Co
160 RUE SPARKS 160
OTTAWA

A. RIBOUT
TAILLEUR COUPEUR
TAILLAGE GARANTI
Manteaux de Dames une Specialite
204 Rue Dalhousie 204

TAPISSERIES ! !
Pour un mois seulement
PENSEZ-Y-BIEN
Pendant ce sacrifice nous vendrons nos papiers aux prix coutant. Souvenez-vous que ce n'est que pour un mois seulement.
Tapisseries depuis 4c. Papiers dorés depuis 20c. en montant.
J. F. Belanger, 159 Rue Bank
Bell Telephone 92.

Attendez
LA POUDRE DE TOILETTE
ALBANI

JOSEPH BRUCE
Autrefois du Medical Hall,
ancienne apothicairerie de l'Hopital Général de Montréal
Chimiste et Droguiste
205 RUE RIDEAU, OTTAWA
En face du Couvent de la rue Rideau,
(Téléphone de Bell No. 179)

FERRONNERIES
L'une des plus anciennes maisons commerciales de la vallée de l'Ottawa et des mieux qualifiées sous le rapport des bas prix de la localité des articles offerts en vente
McDougall & Cuzner
Enseigne de la grosse Tarriere
—MAGASINS:—
RUE SUSSEX ET DUKE, CHAUDIER
23-11-87-88

LE MAMMOTH.
BRYSON, GRAHAM & CIE.

Le plus grand et plus propice Magasin de Tapis et Rideaux dans Ottawa.
Bryson, Graham & Cie. exhibent actuellement de nouveaux Tapis pour Salons et Salles à Manger de tous Dessins et Couleurs, y compris les Bruxelles et les Tapis-Tapisseries, avec bordures et tapis d'escaliers pour appareiller. Tapis en Velours et en Pluche derniers patrons. Aussi Tout-Laine et Unions, des Tapis en Chanvre, en Jute et des Nattes en abondance.

Chez Bryson. Graham & Cie. se trouve le plus complet des stocks de Tapis.

Tapis en Dentelles de Nottingham, Blancs, Crème. Rideaux en Dentelle et Guipure Suisses. Rideaux Blancs et Crème de Madras. Rideaux de Fantaisie à grands points, Chenille ou en Damas. Portières à très bon marché.

L'immense Département des Etoffes à Robes et des Soies de Bryson, Graham & Cie.

Etoffes à Robes, Cachemire, Soie de toutes couleurs, de tout prix. Un des plus fort stocks de la Puissance composé de produits Français, Allemands et Anglais. Garnitures, Galons, Doublures. Boutons et Ornements seyant à chaque pièce d'Etoffe. Les ventes énormes et croissantes dans les Département des Etoffes à Robes et des Soies devraient être une garantie suffisante que les prix et les articles sont corrects.

Le Département nouveau est très fourni de Manteaux et Gilets de Bryson, Graham & Cie.

Notre Stock de Gilets Jersey et de Manteaux n'a jamais été aussi grand, aussi varié, aussi élégant dans la coupe, aussi excellent dans l'étoffe, aussi bien fait et à bon marché que cette année. "Un mot aux sages" vous savez le reste.

En effet pour les meilleures et les plus fortes transactions au rabais en Marchandises Sèches, Tapis, Habit, Chapeaux, Chaussures et Épiceries allez ou

MAMMOTH
Bryson, Graham & Cie.

MEILLEUR ORIGINAL DISPONIBLE